

Horizons

LA REVUE LITTÉRAIRE
DU COLLÈGE AHUNTSIC
VOLUME 15 CAHIER 02 /// 2017



L'ART DE LA MÉLANCOLIE

Le mal de vivre existentialiste
Kafka et Sartre



an g o i s s e c o u r s e

Crédits

Directeur de publication

Fabien Ménard

Comité de rédaction

Jade Ethier
Yolani rivera-Soler

Coordination

Manon Bédard

Consultation

Annick Desormeaux

Graphisme

Nadia Boucher
Annie-Claude Caron
Marie-Ève Vaillancourt

Révision linguistique

Fabien Ménard

Révision typographique

Elsa Myotte

Impression

Michel Éric Gauthier

Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Canada

Périodicité : 1 numéro par année, vol. 15, n° 2 (2017)

ISSN : 1705-8465 Horizons

Éditeur : Collège Ahuntsic

Adresse postale :

9155, rue Saint-Hubert

Montréal (Québec) H2H 1Y8

Téléphone : (514) 389-5921, poste 2826

Télécopieur : (514) 389-4554

Courriel : fabien.menard@collegeahuntsic.ca

Horizons

ÉDITO

HORIZONS 2017
ÉDITORIAL

PRÉSENTATION DU DOSSIER :
LE MAL DE VIVRE EXISTENTIALISTE

KAFKA

SOUS LE REGARD DU PÈRE
ESSAI DE JADE ETHIER

LA DERNIÈRE CIGARETTE
FICTION DE JADE ETHIER

SARTRE

DE LA NAUSÉE À L'ÉCRITURE
ESSAI DE YOLANI RIVERA-SOLER

LA MALÉDICTION
FICTION DE YOLANI RIVERA-SOLER



Horizons 2017

Éditorial



Horizons a 15 ans! Pour une revue littéraire produite par des étudiants, c'est un fort bel âge.

L'occasion est excellente pour s'autoriser un bref rappel historique. Le projet d'une revue littéraire, en tant qu'épreuve synthèse de programme, est initié en 2002 par Lise Armstrong, alors responsable du profil Lettres. C'est à elle que l'on doit la mise en place de la fructueuse collaboration qui unit, depuis 15 ans, le talent de nos finissants à celui des étudiants du programme de Graphisme, offrant aux textes un environnement visuel d'une qualité incontestable. Nous ne dirons jamais assez combien *Horizons* leur appartient autant qu'à nos étudiants. J'en profite pour saluer le travail et la fidélité de François Drouin, enseignant au Département de graphisme, qui a fait partie de ce projet depuis ses débuts, assurant ainsi une stabilité à la collaboration qui lie nos deux programmes.

Pendant ses 10 premières années, *Horizons* d'ici – c'est alors son nom – est consacré aux romans québécois en lice pour le Prix littéraire des collégiens. C'est en 2012 qu'il est décidé de fournir une nouvelle impulsion à la revue, qui permettrait de souligner davantage la culture littéraire diversifiée acquise par nos étudiants au fil de leur formation académique. La revue – rebaptisée pour l'occasion *Horizons* – s'ouvre alors à la littérature internationale, qu'il s'agisse d'œuvres contemporaines ou d'œuvres patrimoniales.

Chaque année, les finissants déterminent le sujet littéraire qui sera commun aux différents cahiers qui composeront la revue, puis chacun est invité à choisir une œuvre dont il proposera une analyse rigoureuse. La réalisation de cet essai, non seulement convoque-t-elle les compétences et les connaissances des étudiants, mais exige de leur part un effort important de recherche documentaire et de réflexion. De plus, ils doivent produire un texte de création lié à l'écrivain, à l'œuvre ou au thème étudiés.

Nos quatre finissantes ont décidé que cette édition-ci tournera autour d'un thème majeur de la littérature :

la mélancolie. D'une nature indéfinissable, cet état de douleur, cette « maladie de l'âme » qui dévore aussi bien l'esprit que le corps, a été maintes fois décrit et analysé par les écrivains, depuis Homère jusqu'à nos jours. Deux numéros ont été établis. Un premier dossier est consacré au « mal de vivre romantique » tel qu'il est décrit dans *Les Souffrances du jeune Werther* de Goethe et dans *La Confession d'un enfant du siècle* d'Alfred de Musset ; un second dossier porte sur le « mal de vivre existentialiste » dont l'œuvre de Franz Kafka et *La Nausée* de Jean-Paul Sartre offrent une représentation.

Je veux remercier les trois enseignants qui, pour cette édition, ont encadré les étudiants de Graphisme chargés de la mise en page et des illustrations des deux cahiers de la revue : Manon Bédard, Nicole Lizotte et Valtère Thériault. À l'occasion de ses 15 ans d'existence, *Horizons* arbore une nouvelle signature, création de Nadia Boucher qui a gagné un concours organisé par le Département de graphisme. Nous lui adressons nos félicitations. Enfin, soulignons ce qui constitue un virage majeur pour *Horizons* : l'impression de la revue est non plus confiée à des entreprises extérieures, mais assurée par des étudiants en Graphisme, sous la supervision de Michel Éric Gauthier, enseignant en Techniques de l'impression au collège. Nous nous réjouissons de cette nouvelle collaboration.

Remercions enfin pour leur soutien à ce projet, Brigitte Gauthier-Perron, directrice adjointe des études aux programmes et à l'enseignement, et Nathalie Vallée, directrice générale du collège Ahuntsic.

Il ne me reste plus qu'à souhaiter que l'aventure d'*Horizons* se poursuive encore longtemps, et à vous, chères lectrices et chers lecteurs, une excellente lecture.

Fabien Ménard
Enseignant et responsable du projet



Le mal de vivre existentialiste

Le XX^e siècle voit le développement d'une conception de la mélancolie qui, bien qu'elle s'inscrive dans une vision romantique, annonce une redéfinition du mal de vivre. Kafka joue certainement un rôle majeur dans cette transition. En initiant une réflexion sur le sentiment de culpabilité et l'angoisse qui s'emparent de l'individu devant l'absurdité du monde, Kafka annonce la philosophie existentialiste. La Deuxième Guerre mondiale a forcé écrivains et philosophes à poser un regard nouveau sur la condition humaine. Jean-Paul Sartre, père fondateur de l'existentialisme, présente l'homme devant le néant, responsable de son être. La mélancolie sartrienne, dès *La Nausée* (1938), traduit une angoisse existentielle en laquelle se reconnaîtra toute une génération.

Jade Ethier

Yolani Rivera-Soler



Sous le regard du père

Essai de Jade Ethier

« Exprimons le désespoir de l'homme devant l'absurdité de l'existence. »

Franz Kafka

La fameuse angoisse kafkaïenne semble bien reposer sur une relation tourmentée entre le fils et le père: selon son ami Max Brod, Kafka aurait même eu le désir de donner à l'ensemble de son œuvre le titre *Tentation d'évasion hors de la sphère paternelle*.



Il est coutume d'associer la création littéraire à l'expression d'une angoisse et de tourments intérieurs. Une telle association remonte au romantisme. Nombreux sont ceux qui soutiennent encore que les grandes œuvres se nourrissent de la souffrance de leurs auteurs, qu'il convient d'établir une corrélation entre la dépression et la créativité. Tout indique que le cas de Franz Kafka confirme cette règle. Originaire de Prague, s'exprimant en allemand, il est l'auteur de célèbres romans (bien qu'inachevés), notamment *Le Procès* et *Le Château*, ainsi que de nombreuses nouvelles, dont *La Métamorphose*. La thématique de l'angoisse existentielle constitue un des éléments principaux de son œuvre. Kafka était un homme torturé intérieurement, il se sentait prisonnier de sa propre vie. Aussi son œuvre repose-t-elle sur le doute existentiel, la culpabilité et le mal-être qui l'habitaient. Tout porte à croire que l'écriture kafkaïenne plonge ses racines dans l'expérience personnelle de l'auteur. Dans une certaine mesure, Kafka correspond à l'image romantique de l'écrivain personnellement et émotionnellement impliqué dans son œuvre. Pourtant l'auteur nous décrit dans sa littérature un mal de vivre existentiel. Cela en nous plongeant dans un labyrinthe absurde sans voie de sortie. L'être humain confronté à lui-même, sans avoir cherché à se mettre dans une situation délicate, se voit devant sa propre condamnation. Les personnages de ses œuvres littéraires les plus connus, soit K. dans *Le Procès* et *Le Château*, ainsi que Gregor Samsa dans *La Métamorphose*, incarnent le mal de vivre qui a tourmenté leur auteur. Ils sont placés dans des situations d'étouffement semblables à celles vécues par Kafka, de même que leurs préoccupations sont fidèles aux siennes. Ses romans semblent liés à une nécessité d'écriture, celle d'évacuer son mal de vivre : « Je ne suis que littérature et je ne peux ni ne veux être rien d'autre¹. »

La lettre du fils

Les rapports à l'autorité thématiques dans l'œuvre de Kafka sont dictés par sa conception personnelle de la soumission qui plonge son origine dans son enfance. Le jeune garçon a été traumatisé par la complexité des liens familiaux. Un des éléments qui s'inscrivent au cœur du mal de vivre de Kafka est la relation douloureuse qu'il entretenait avec son père. À l'âge de 36 ans, il lui a adressé une longue lettre sévère, où il dresse un portrait grave de leur relation, de leur différend et de la souffrance qu'il a vécue sous le joug paternel.

Dans cette lettre d'une soixantaine de pages, Kafka lui reproche en partie la manière dont il s'est comporté en tant que père. Le mot « reproche » doit être nuancé, car Kafka ne souhaite pas le réprimander en tant que tel, mais désire davantage lui confier sa souffrance. Jean-Pierre Roy a proposé une analyse étoffée de cette lettre, intitulée *La Lettre interdite de Kafka*². Il précise au début de son ouvrage que la « chronologie de la lettre³ » semble être simple. Après avoir fourni le motif de sa lettre, il passe en revue les nombreuses facettes de sa vie : son enfance, le travail au commerce familial, son passage au sein du judaïsme, sa vocation littéraire, ainsi que ses fiançailles. La lettre se termine sur une prolepse, où Kafka imagine la réponse cinglante et froide de son père à la lecture de cette lettre. C'est par la démonstration linéaire de sa vie en tant qu'enfant, en tant qu'auteur et aussi en tant que fils, qu'il construit son argument. Il explique que leur relation ne pouvait éviter l'inévitable.

La parole confisquée

« Très cher père, tu m'as demandé récemment pourquoi je prétends avoir peur de toi. Comme d'habitude, je n'ai rien su te répondre⁴. » La lettre débute en effet par l'incapacité de Kafka à formuler une réponse orale à son père, d'où la rédaction de cette lettre. Ailleurs, il écrit ceci : « L'impossibilité d'avoir des relations pacifiques avec toi eut encore une autre conséquence, bien naturelle en vérité : je perdis l'usage de la parole⁵. » Écrasé par l'autorité paternelle, Kafka n'a su parler ni prendre position devant le père, perdant la possibilité d'être un fils digne à ses yeux. C'est d'ailleurs l'image du parasite que Kafka utilise lorsqu'il imagine, à la fin de la lettre, la réponse de son père :

« Je t'accorde que nous luttons l'un contre l'autre, mais il y a deux sortes de combats. Le combat chevaleresque [...] et le combat du parasite qui non seulement pique, mais encore assure sa subsistance en suçant le sang des autres. Ce dernier est celui du vrai soldat de métier, et voilà ce que tu es⁶. »

1 Cette citation, extraite du *Journal* de Kafka, est tirée de Maurice Blanchot, *De Kafka à Kafka*, Paris, Gallimard, 1981, p. 75.

2 Jean-Pierre Roy, *La Lettre interdite de Kafka*, Montréal, Liber, 1995.

3 *Ibid.*, p. 63.

4 Franz Kafka, *Lettre au père*, Paris, Gallimard, 1957, p. 9.

5 *Ibid.*, p. 27-28.

6 *Ibid.*, p. 97.

Sous cette tutelle sévère et castratrice, Kafka se voit comme un vers qui, « le derrière écrasé par un pied, s'aide du devant de son corps pour se dégager et se traîner à l'écart⁷ ». Il est permis d'établir un lien très clair entre ces passages et la perte de la parole, le sentiment d'écrasement, cette impression d'oppression qui transforme Gregor Samsa en vermine dans *La Métamorphose*. Celui-ci, en se transformant en insecte, est privé de la capacité de parler. Ce qui lui enlèvera aux yeux de sa famille, son humanité. Réduit à n'être plus qu'un être repoussant, traité comme une bête, confiné au silence, il ne cause que des ennuis à sa famille et perd peu à peu son identité d'humain : il s'animalise, finit par mourir seul et rejeté.

La loi paternelle

Au cours de son enfance, Kafka a passé beaucoup de temps dans le magasin familial. C'est en voyant la manière agressive et irrespectueuse avec laquelle son père traitait ses employés, qu'il comprit rapidement l'étendue de sa domination. Avec les employés, des gens qui n'étaient pas de la famille, son père était si dur que Kafka avait honte. Étant enfant, il se sentait lui-même impuissant à se soumettre à la loi du père, à livrer ce que le père exigeait de lui. Il était différent et sensible, deux choses inacceptables aux yeux du père. Incapable d'obéir à l'autorité paternelle, Kafka a développé rapidement un sentiment de culpabilité. Un élément déterminant dans son identité est la honte de son échec : il n'est jamais parvenu à devenir le fils que désirait avoir le père. Les écrits de Kafka sont alourdis par cette souffrance et cette culpabilité qui n'ont cessé d'habiter l'auteur. Le rôle dominant du père a fait comprendre bien rapidement à Kafka que la loi paternelle était clairement arbitraire. Dans la *Lettre au père*, Kafka écrit à propos des repas de famille : « On n'avait pas le droit de ronger les os, toi, tu l'avais. On n'avait pas le droit de laper le vinaigre, toi, tu l'avais. » Ces comportements incohérents « ne devenaient accablants pour [lui] que dans la mesure où [le père], qui faisai[t] si prodigieusement autorité à [ses] yeux, ne respectaient pas les ordres qu'[il lui] imposai[t] ». D'où le fait qu'il « vivai[t] en esclave, soumis à des lois qui n'avaient été inventées que pour [lui] et auxquelles par-dessus le marché [il] ne pouvai[t] jamais satisfaire entièrement, sans savoir pourquoi⁸ ».

D'ailleurs, dans *Le Procès*, à l'avant-dernier chapitre, K. se fait raconter par un abbé une fable sur la Loi. C'est l'histoire d'un homme qui désire connaître la Loi. La sentinelle qui garde la porte de la Loi lui dit que l'entrée

est interdite pour le moment. L'homme décide alors de patienter. Cela dure des années. À la veille de sa mort, il demande à la sentinelle pourquoi il a été le seul à vouloir entrer dans la Loi. La sentinelle lui répond que cette entrée « n'était faite que pour [lui]⁹ ». Cette fable illustre l'impossibilité pour un homme de se conformer à la Loi, alors qu'elle lui est destinée. Kafka place la Loi comme une chose inaccessible. Non pas qu'il ait été un criminel au-dessus des lois, mais il considérait la Loi paternelle comme étant hors de portée, alors qu'il était le seul à pouvoir être ce fils espéré.

Le pouvoir et la domination sont des thèmes capitaux dans l'œuvre de Kafka. *Le Procès* met en scène Joseph K. accusé d'avoir commis une faute, laquelle lui restera à jamais inconnue : pour comprendre de quoi on l'accuse, il s'enfoncera dans une jungle bureaucratique à la recherche d'un juge qu'il ne parviendra jamais à rencontrer. K. n'arrive pas à avoir accès à l'autorité. Dans *Le Château*, ne parvenant pas à rencontrer les administrateurs qui l'ont engagé, K. se perd dans un labyrinthe de non-dits. Il représente celui qui se retrouve mis à l'écart par l'administration du château, sans recevoir d'explication. Dans ce roman, il est dit à propos de K. que « [ses] actions vont peut-être laisser de profondes traces dehors dans la neige de la cour, mais pas davantage¹⁰ ». Il semble évident que les personnages qui représentent l'autorité dans l'œuvre de Kafka, le Juge et les Administrateurs, symbolisent la Loi paternelle. L'approbation du père demeure pour Kafka une chose hors d'atteinte.

La culpabilité kafkaïenne

Les œuvres de Kafka ont pour thème central le sentiment de culpabilité. Tout repose sur cette honte, sur ce remords qui le rongent. Autant les écrits personnels, comme son journal intime, sa lettre adressée à

Incapable d'obéir à l'autorité paternelle, Kafka développe rapidement un sentiment de culpabilité.

⁷ *Ibid.*, p. 68.

⁸ *Ibid.*, p. 24-25.

⁹ Franz Kafka, *Le Procès*, Paris, Gallimard (coll. « Folio classique »), 1987, p. 265.

¹⁰ Franz Kafka, *Le Château*, Paris, Gallimard, 2011

son père ou encore sa correspondance avec ses amis, que ses ouvrages littéraires, constituent une forme de relecture de sa propre culpabilité. Ses personnages sont placés devant le même mur que Kafka, partagent son impression d'être piégé dans sa culpabilité, et demeurent, comme lui, sans réponses devant l'énigme de leur existence. *Le Procès* offre l'exemple de cette culpabilité totale, née d'une angoisse existentielle. Joseph K. ne parvient pas à connaître la raison de l'accusation qui pèse sur lui, ne saura jamais pourquoi il ne peut

entrer dans la Loi, tant et si bien qu'il finira par se croire fautif.

Pour bien comprendre la nature de cette faute qui pèse sur Kafka, il faut considérer la place qu'occupe la religion juive dans sa vie. Le judaïsme a aussi contribué à envenimer ses relations

avec son père qui, contrairement à Kafka, était pratiquant. Kafka ne fréquentait pas le temple, mais partageait les idées sionistes qui circulaient à son époque, sans toutefois jamais se convaincre de se rendre en Palestine. Pour Marthe Robert, la religion est effectivement un des éléments qui contribuent au malaise existentiel de Kafka :

« Kafka en effet est honteux et coupable de tous côtés : au regard des chrétiens, parce qu'il est juif, et au regard de sa propre conscience, parce qu'il ne l'est pas, ou ce qui revient au même, parce qu'il ne l'est au fond qu'à moitié. Coupable vis-à-vis des autres, les non-juifs, qu'il trouble et trompe par une hypocrite discrétion, il pèche encore gravement contre le judaïsme, qu'il trahit à chaque instant du seul fait qu'il néglige de l'avouer, sans avoir le courage de le quitter. Cette double faute est la source directe de la culpabilité sans dépit qui conduit Joseph K. à une destruction sans jugement¹¹. »

La *Lettre au père* parle abondamment de cette culpabilité profonde que vivait Kafka par rapport à son identité, son incapacité à se conformer à ce que l'on attendait de lui. Selon les dires de Kafka, son père était un Juif qui reforgeait le judaïsme à sa guise : « Tu reconnais-sais inconsciemment la faiblesse de ton judaïsme et de mon éducation juive, tu ne voulais à aucun prix qu'elle te fût rappelée, et à tous les souvenirs de ce genre tu répondais par une haine ouverte¹². » Le fils percevait la religion comme un élément de plus pour l'éloigner de son père, pour l'abaisser encore une fois.

Il poursuit dans ce passage en soulignant la distinction entre leurs deux visions du judaïsme : « Tu exagérais d'ailleurs beaucoup en faisant, négativement, tant de cas de mon judaïsme tout neuf¹³... » Kafka subissait la désapprobation du père, même dans son intérêt pour cette religion, car le fait de l'aborder de façon différente n'était pas une option pour le père. En refusant de se conformer à la version du judaïsme prônée dans sa famille, qu'il jugeait fautive, Kafka se voit de nouveau coupable, malgré tous ses efforts, de ne pas satisfaire les exigences paternelles.

Le style de Kafka

L'univers kafkaïen est sombre, proche du cauchemar. Blanchot dans son célèbre ouvrage consacré à Kafka écrit ceci :

« Les récits de Kafka sont, dans la littérature, parmi les plus noirs, les plus rivés à un désastre absolu. Et ce sont aussi ceux qui torturent le plus tragiquement l'espoir, non parce que l'espoir est condamné, mais parce qu'il ne parvient pas à être condamné¹⁴. »

Aussi Kafka nous surprend-il avec la *Lettre au père*, en s'éloignant du chemin endolori qu'il empruntait dans ses fictions. Jean-Pierre Roy souligne avec pertinence que Kafka aborde « les questions les plus graves et les plus pressantes » avec une « froideur lucide » et un « détachement clinique ». Il ajoute :

« Ici, nulle évocation poétique des jours passés, mais urgence angoissée des problèmes, dans une écriture sans épanchement lyrique où les images, loin d'avoir fonction d'euphémisme, ont une violence insupportable : le fils en "vermine"¹⁵... »

Bien que sa lettre soit chargée d'émotion et de rancune, Kafka opte pour un abord des plus cérébraux. Il ne désire ni faire usage de métaphores, ni jeter plus de lumière qu'il n'en faut sur le mal dont il a souffert. Dans la *Lettre au père*, on découvre en effet un Kafka s'exprimant avec objectivité, détaché de ses sentiments.

¹¹ Marthe Robert, *Seul, comme Franz Kafka*, Paris, Calmann-Lévy, 1979, p. 24.

¹² Franz Kafka, *Lettre au père*, op. cit., p. 67.

¹³ *Ibid.*, p. 67-68.

¹⁴ Maurice Blanchot, *De Kafka à Kafka*, Paris, Gallimard, 1981, p. 73.

¹⁵ *Ibid.*, p. 99.

Bien qu'il y décrive des douleurs profondes, il tente de ne jamais se présenter comme une victime plaintive. Il parle de sa souffrance avec le désir d'être pris au sérieux, d'être traité d'égal à égal, pour ainsi s'éloigner de l'image de l'enfant fragile et sentimental que son père a sans relâche critiqué. Devenu un homme, accompli selon lui, il peut enfin parler à son père dans une autre position que celle du fils incomplet.

Pourtant Kafka n'échappe pas à lui-même. Malgré le courage qu'il lui fallut pour écrire cette lettre, il ne la remettra jamais à son père, comme s'il était contraint de rester cet enfant docile qui se tait, qui passe ses journées à écrire en secret. Cette lettre sera publiée à titre posthume par son meilleur ami Max Brod, à qui l'on doit la publication de l'œuvre de Kafka après la mort de celui-ci. Il est ironique de penser que Kafka se voit dépossédé de son destin, comme ses personnages de romans. Même une fois décédé, il n'a eu aucun pouvoir sur sa renommée, sur l'invasion du monde entier dans son antre littéraire depuis toujours refoulé dans l'ombre. ■



La dernière cigarette

Fiction de Jade Ethier

On a retrouvé tout récemment, quatre-vingt-douze ans après la parution du célèbre roman de Kafka, *Le Procès*, un chapitre inédit, intitulé « La dernière cigarette ». *Horizons* offre à ses lecteurs en exclusivité ce texte à l'état d'ébauche. Le roman étant inachevé, certains chapitres ont été annexés, jugés trop anecdotiques et sans réel impact sur le cours du récit, ou encore parce qu'ils n'étaient pas terminés. Pourtant « La dernière cigarette » est un chapitre qui semble être lié directement au procès. Tout porte à croire, suite à plusieurs analyses, qu'il s'agit de l'avant-dernier chapitre de ce roman.

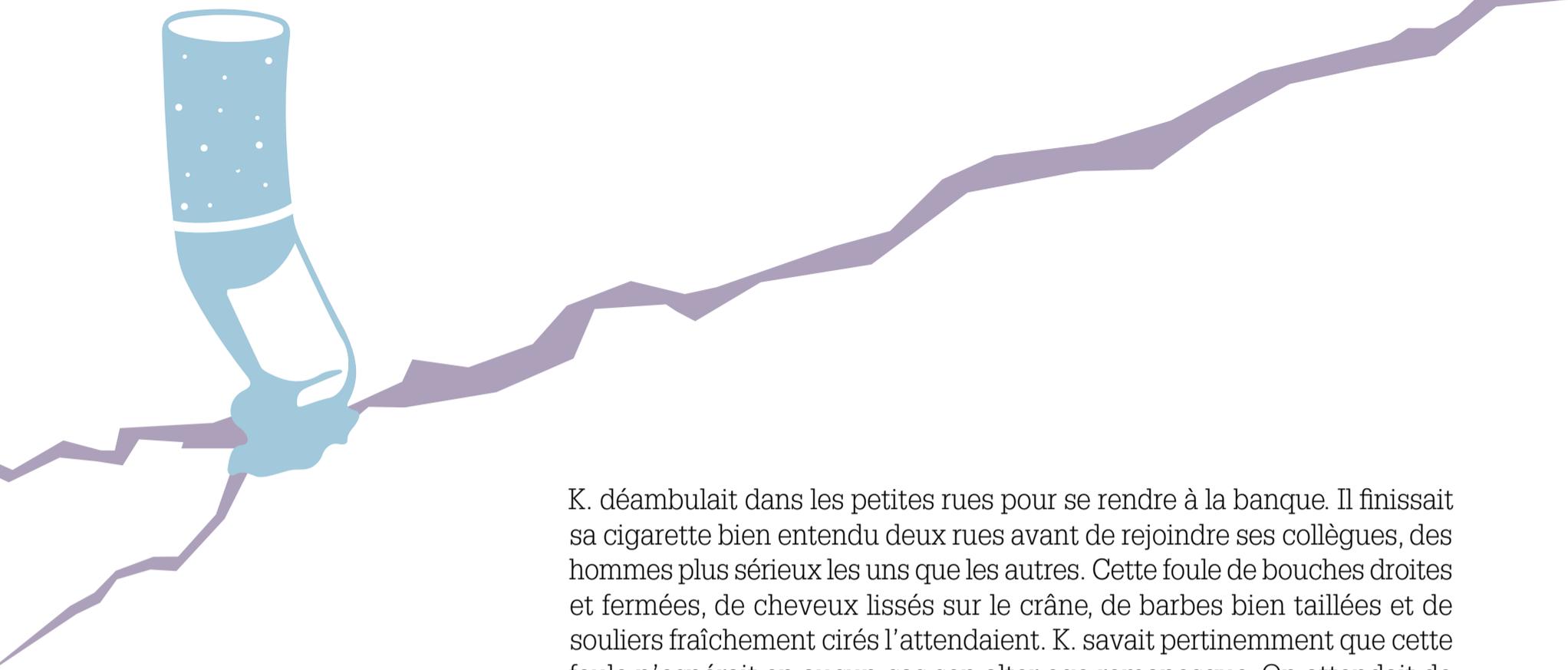
Il ne manquait plus que deux jours avant son trente-et-unième anniversaire¹. K. était allongé sur le sol de sa chambre. Le lit trop confortable n'était pas en mesure d'accueillir son état d'esprit. K. songeait à ce que l'abbé lui avait dit². Il ne parvenait pas à saisir la signification exacte des dires de l'homme d'église. Ces derniers étaient pourtant porteurs de sens, et expliquaient relativement bien l'étrangeté de sa situation. Après quelques instants à scruter le décor, il soupira. Aucune image ne lui venait en tête, il devait se contenter de cette chambre fade, où la simplicité était à son comble. Depuis longtemps il ne s'était plus donné la peine de poser son regard sur cet endroit. Néanmoins, tous les matins, il y jetait des coups d'œil. Rapidement son attention se porta sur un paquet de cigarettes qui traînait sur le pas de la porte. Il se surprenait lui-même de ne jamais avoir aperçu ce paquet plus tôt. L'étonnement le saisissait. Plus il regardait la petite boîte de carton, moins il se rappelait l'avoir achetée. Il ne se rappelait plus que vaguement la sensation de pincer une cigarette entre ses lèvres. Sa dernière remontait à deux ans au moins. Une femme lui avait dit un jour que cette habitude d'être suivi par la fumée quand il marchait dehors lui enlevait un peu de charme. K. avait longtemps pensé que certaines personnes très typées suscitent plus de fascination avec cette vapeur grisâtre s'échappant de leurs narines. Peu importe ce qu'il en pensait, ce romantique dans l'âme avait cessé dans la plus grande discrétion de fumer la cigarette. Correspondre aux désirs de cette blonde n'était-il pas son plus beau projet³ ?

Pendant quelques années, K. alimentait une image de lui-même singulière. Il aimait s'imaginer être le héros d'un roman. Cigarette à la bouche, coupe-vent au col relevé à la hauteur des oreilles, les deux mains dans les poches,

¹ Cette phrase est mise entre parenthèse dans l'ébauche de Kafka. Elle est reprise presque identiquement au tout début du dernier chapitre du *Procès*. « L'avant-veille de son trente-et-unième anniversaire de naissance... » N.D.L.R.

² Référence à la fable de l'abbé que l'on retrouve au chapitre neuf du roman. Ce qui pourrait situer ce chapitre comme étant le dixième. N.D.L.R.

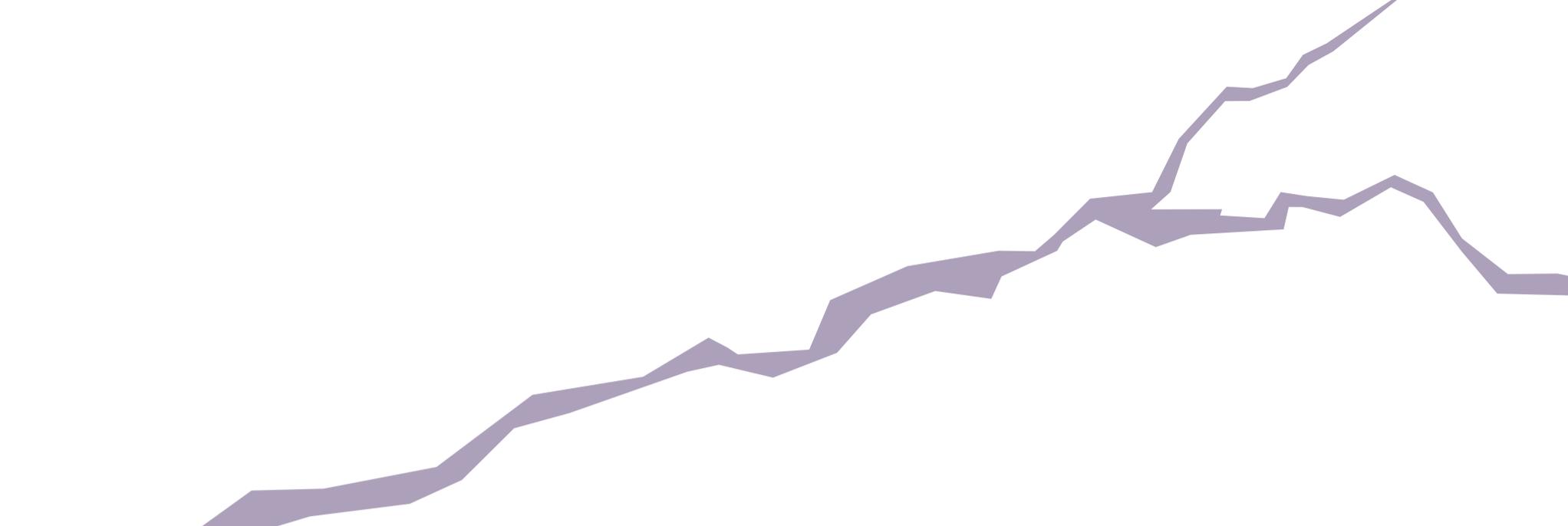
³ Le dernier mot est illisible. On ne peut distinguer que la lettre « p ». Nous proposons le mot « projet » pour terminer cette phrase. N.D.L.R.



K. déambulait dans les petites rues pour se rendre à la banque. Il finissait sa cigarette bien entendu deux rues avant de rejoindre ses collègues, des hommes plus sérieux les uns que les autres. Cette foule de bouches droites et fermées, de cheveux lissés sur le crâne, de barbes bien taillées et de souliers fraîchement cirés l'attendaient. K. savait pertinemment que cette foule n'espérait en aucun cas son alter ego romanesque. On attendait de lui qu'il soit un jeune homme respectable, aux cheveux lissés, en tailleur sombre, avec sous son bras une pile de documents dits importants. Tous les matins, il délaissait sa cigarette deux rues avant d'arriver à la banque. Il rabaisait le col de son coupe-vent, rajustait sa cravate tout en se redressant et poursuivait sa marche. Ce jeu qu'il entretenait avec lui-même dura jusqu'à un certain 14 novembre. Il était à cette date en relation avec Mary⁴. La jeune femme était gracile, les cheveux coupés court sous les oreilles, elle était blonde. K. lui avait souvent dit qu'il préférait les cheveux longs, comme elle les avait sur une photo de famille qu'elle gardait dans son portefeuille. À plusieurs reprises, elle lui avait répondu qu'elle n'était pas là pour lui plaire. Si elle lui plaisait, c'était par un heureux hasard. Cette Mary avait, dès leur première rencontre, fait preuve d'une étonnante franchise. Elle ne se percevait pas comme une personne directe, mais plutôt transparente, ne laissant s'échapper de sa bouche que le nécessaire, disait-elle. K., qui avait fait preuve toute sa vie d'une grande retenue, trouvait que son utilisation du mot « nécessaire » était bien subjective. Elle serait de passage, pensait-il. Cette femme, qui aurait paru bien quelconque aux yeux d'un bon nombre de personnes, lui apparaissait comme la seule pouvant l'envoûter de la sorte.

K. fut arraché à ses souvenirs par quelques bruits provenant de l'extérieur de la chambre. Au bout du couloir, on entendait quelqu'un se lever, sûrement pour préparer un thé avant l'heure du coucher. L'idée lui sembla bonne. Après être allé se chercher un thé noir au bout du couloir, en refermant la porte, son regard retomba sur le paquet de cigarettes qui jonchait le sol. Laissant sa tasse sur la table de travail, il se retourna et saisit le paquet. Il ne prit pas la peine de peser le pour et le contre comme il avait coutume de faire, il sortit une cigarette, la mit dans sa bouche et l'alluma. La fumée se propagea bientôt dans toute la pièce. Abandonnant son thé noir, il se recoucha au sol. C'est en observant le plafond, fissuré à quelques endroits,

⁴ Le nom de Elsa est raturé et remplacé par celui de Mary. Bien que dans les autres chapitres invachés du *Procès* qui sont annexés au roman, nous retrouvions « Pour l'épisode Elsa », il est permis de se demander si Mary et Elsa renverraient au fond au même personnage. N.D.L.R.



une cigarette entre les lèvres, que K. oublia son procès. En l'espace de quelques minutes, il se laissa bercer par la vapeur des souvenirs de Mary. Fermant les yeux, expirant un nuage de fumée, il s'abandonna à ce qu'il restait de ce 14 novembre⁵.

Les arbres se dénudaient, perdant peu à peu leurs feuilles rougies⁶. Mary affectionnait particulièrement l'automne. D'un tempérament sentimental, elle prenait plaisir à observer les choses tristes. K. se faisait l'effort d'être un homme fissuré, tentant de...⁷ les questions qui lui permettraient d'en finir. Par crainte, il ne lui demanda jamais si elle l'aimait parce qu'il était brisé. Cette jeune Anglaise avait gardé pour elle la raison de l'amour qu'elle lui portait.

Lors de leur rupture, elle et lui n'échappèrent pas à la lettre mélodramatique qui ne sert qu'à prolonger les adieux. Avec sa calligraphie peu soignée, elle avait écrit en post-scriptum :

« Ne doute pas de mon amour envers toi, Joseph. Tu n'as jamais su pourquoi tu avais captivé mon regard, ne te mets pas à en douter à présent. Je pars pour les raisons mentionnées⁸ plus haut, ne cherche pas une quelconque culpabilité de ta part que j'aurais omis de dire. Dans ce monde gris, nous sommes coupables de bien des choses déjà. Tu m'as éblouie sans le savoir, restons-en là. Cette image que j'ai de toi ne ternira pas, je te le promets. »

Cette ultime lettre laissée par Mary avait touché le jeune homme au plus profond de son être. Tout comme le 14 novembre⁹, certains souvenirs restaient dans la mémoire de K. comme les charnières de leur liaison.

⁵ La date du 14 novembre est suivie de maintes ratures. La feuille où figure la fin de cette page est même déchirée. Il est alors impossible de connaître avec précision l'événement lié à cette date et son impact. N.D.L.R.

⁶ Cette phrase est reprise telle quelle un peu plus tard dans le texte. Des notes en marge semblent indiquer que Kafka doutait de l'usage qu'il pouvait faire de ce passage. N.D.L.R.

⁷ Cette partie est illisible. Il est donc impossible de connaître la tentative dont parle K. et son lien avec des questionnements existentiels. N.D.L.R.

⁸ L'ébauche étant incomplète, nous n'avons pas la possibilité de savoir les raisons que Mary a données à K. pour excuser la rupture. Il est à se demander si Kafka désirait ne pas en faire part au lecteur, garder le plus de non-dits possibles, ou s'il a simplement écrit ce passage car il n'a pas eu le temps de terminer ce chapitre. N.D.L.R.

⁹ Cette date est inconnue pour le lecteur, en raison des ratures dans le manuscrit. N.D.L.R.

Les arbres se dénudaient, perdant peu à peu leurs feuilles rougies¹⁰. K. rejoignait Mary pour une promenade dans un parc comme tous les mardis. Il avait sorti une cigarette de sa poche, l'alluma. Il attendit Mary une quinzaine de minutes, elle avait du retard. Arrivant les cheveux en bataille, les souliers mal lacés, elle se blottit contre lui. C'est en souriant qu'il s'abaissa, attacha ses souliers correctement. En se relevant, il remarqua qu'elle le toisait de manière étrange. Elle lui dit : « Tu ne devrais plus fumer, ça ne te va pas très bien. Tu perds un peu de ton charme quand tu fumes. » Étonné, il ne répondit rien. Elle venait de tirer droit au cœur du personnage romanesque qu'il s'était figuré être. Deux semaines après, elle lui donna la lettre et s'enfuit sous la vapeur des locomotives. K. décida de ne plus fumer à partir de ce jour. Elle n'aimait pas, c'était une raison valable à ses yeux. Il désirait laisser dans sa vie une trace du passage de cette jeune femme. Il avait trouvé quasiment sympathique de...¹¹

K. ouvrit les yeux et éteignit la cigarette sur le rebord de la fenêtre. Il se dit qu'il s'était refusé de fumer ces deux années pour garder ne serait-ce qu'un peu de Mary dans sa vie. Pourtant, dans ce nuage de fumée, il la retrouvait. Il se leva, toucha sa tasse, le thé était devenu froid. La chaleur de l'eau s'était résorbée, aussi rapidement que Mary était passée dans sa vie. Il pensa alors à son procès. Elle lui aurait sans doute dit que certaines choses sont bien plus captivantes quand elles restent sans réponse. K. comprit alors ceci : sa mort prochaine aurait aux yeux de Mary plus de charme s'il en ignorait la cause.

K. entendit marcher dans le couloir, en direction de sa chambre¹². L'on venait pour lui, il n'en doutait pas. Il soupira, ferma les yeux. Il était presque soulagé, bientôt son incompréhension cesserait. Une belle fin, aurait sans doute dit Mary.

K. posa ses yeux sur le mégot de cigarette, il prit place près de la porte. Il aurait aimé que ce fût l'automne. Il se dit à ce moment-là que la vie était mal faite. ■

¹⁰ Comme il est mentionné dans une des notes de bas de pages précédentes, cette phrase est dite telle quelle plus haut dans le texte. Les notes dans la marge laissées par Kafka suggèrent son hésitation face à ce passage de rupture dans le couple. Il semble que l'auteur envisage de passer directement à l'échange entre K. et Mary concernant la cigarette. N.D.L.R.

¹¹ Passage illisible et incomplet. On peut supposer que K. parle de la spontanéité qui caractérise sa relation avec Mary, considérant ce qui est dit plus haut. N.D.L.R.

¹² Le pressentiment de Kafka quant à son exécution, que l'on retrouve aussi au début du dernier chapitre du roman, confirme qu'il s'agit bien de l'avant-dernier chapitre. N.D.L.R.



De la nausée à l'écriture

Essai de Yolani Rivera-Soler

Jean-Paul Sartre, en s'imposant comme le père de l'existentialisme, a su, mieux que personne, décrire le mal de vivre d'une génération, et fournir de nouvelles pistes de réflexion.





On doit la philosophie existentialiste à Jean-Paul Sartre. Le vif succès de cette philosophie tient en partie au regard posé sur le désarroi qui s'empare de toute une génération au sortir de la Deuxième Guerre mondiale, avec la découverte des camps de concentration et du génocide des Juifs. Sartre s'emploiera à analyser cette angoisse au fil de ses essais, tels que *L'Être et le Néant* (1943) et *L'Existentialisme est un humanisme* (1946). Ces deux essais – auxquels s'ajoutent de nombreuses pièces de théâtre et des romans – vont proposer une théorie de la liberté où l'homme est responsable envers les autres et envers soi-même. C'est ainsi « qu'on sait qu'au lendemain de la guerre, Sartre a voulu dépasser le problème de l'homme confronté à l'opacité de l'univers. Il a voulu que la mélancolie solitaire s'ouvrit sur la fraternité et l'engagement¹. » La première publication de Sartre, un roman intitulé *La Nausée* (1938), constitue une première étape dans la réflexion sartrienne. Nous nous appliquerons à décrire l'évolution du regard philosophique que Roquentin pose sur le monde et sur lui-même.

Un roman nouveau

Ce qui caractérise ce roman, c'est l'absence d'histoire. À l'évidence, Sartre n'est pas préoccupé par le souci d'écrire un roman traditionnel. Il disqualifie la description des actions au profit de la description des sensations et des émotions. On saisit toute la portée ironique d'un des titres proposés par Sartre à son éditeur pour son roman : *Les Aventures extraordinaires d'Antoine Roquentin*. Évidemment, Sartre fait allusion aux aventures intérieures et philosophiques de Roquentin. Proust explorait déjà cette conscience de soi et du monde avec sa grande œuvre *À la recherche du temps perdu*, vaste roman qui, plutôt que de raconter une histoire précise, réfléchit sur la littérature, sur la mémoire et sur le temps.

Le mal-être de Roquentin

Le roman se présente sous la forme d'un journal intime que tient Roquentin. Homme de trente ans, il travaille à un ouvrage sur la vie du marquis de Rollebon, aristocrate de la fin du XVIII^e siècle. Tel était son plan initial de rédaction, or au fil des jours il développe ce qu'il appellera la « Nausée ». Il se sent constamment inconfortable avec son propre être. Il ne supporte même plus la bourgeoisie de Bouville (où l'histoire de ce roman se déroule). Tout lui semble désagréable, il n'a plus d'affection pour personne. Même les inconnus qui se promènent le dérangent : « Cette vieille femme m'agace. Elle trotte avec entêtement, avec des yeux perdus. [...] Elle repart : à présent, je la vois de dos. Vieille cloporte². » Il finit même par être dégoûté par le sujet de son ouvrage, Rollebon, qui lui paraît terne et peu original :

« M. de Rollebon était mon associé : il avait besoin de moi pour être et j'avais besoin de lui pour ne pas sentir mon être. [...] Il se tenait en face de moi, et s'était emparé de ma vie pour me représenter la sienne. Je ne m'apercevais plus que j'existais, je n'existais plus en moi, mais en lui ; c'est pour lui que je mangeais, pour lui que je respirais, chacun de mes mouvements, avait son sens au-dehors [...] » (p. 140)

Autrement dit, Rollebon complétait Roquentin. Mais le marquis, c'est de l'histoire ancienne pour Roquentin. Il abandonne son livre biographique et se fixe le projet de décrire ce qu'il ressent. Et c'est alors que le roman de Sartre prend une nouvelle tournure : il ne s'agit plus pour Roquentin de connaître la vie d'un marquis, mais plutôt d'explorer sa propre vie, c'est-à-dire celle d'un homme accablé par une douleur existentielle.

On peut expliquer le drame de Roquentin par la peur qu'il conçoit à l'égard du monde extérieur : « Mais j'ai peur de ce qui va naître, s'emparer de moi – et m'entraîner où ? » (p. 18) C'est précisément sa résistance à se connaître davantage qui va déclencher en lui, petit à petit, un dégoût de la vie, une sorte de mélancolie grandissante, la fameuse Nausée. D'ailleurs, le titre initial du manuscrit proposé par Sartre à Gaston

¹ Jean Clair, « Les écrivains de la mélancolie », *Les Collections du Magazine littéraire, Hors-série*, n° 8, 2005, p. 98.

² Jean-Paul Sartre, *La Nausée*, Paris, Gallimard (coll. « Folio »), 1980 (1938), p. 51. Toutes les citations sont tirées de cette édition.

³ Jean Clair, *op. cit.*, p. 79.

Gallimard était, non pas *La Nausée*, mais *Melancholia*³. Cette désignation servait de clin d'œil au lecteur, comme pour l'avertir que l'angoisse dont il sera question relèvera d'une mélancolie moderne. Si ce titre tient compte de l'aspect fictionnel et émotionnel de l'histoire, Gaston Gallimard, en revanche, trouvait que l'œuvre était digne d'un titre plus provocateur. Ainsi suggéra-t-il *La Nausée*.

Cette Nausée débute dans un jardin public :

« Donc, j'étais tout à l'heure au jardin public. La racine du marronnier s'enfonçait dans la terre juste au-dessous de mon banc. Je ne me rappelais plus que c'était une racine. Les mots s'étaient évanouis et, avec eux, la signification des choses, leurs modes d'emploi, les faibles repères que les hommes ont tracés à leur surface. J'étais assis, un peu voûté, la tête basse, seul en face de cette masse noire et noueuse entièrement brute et qui me faisait peur. Et puis j'ai eu cette illumination. Ça m'a coupé le souffle. Jamais avant ces derniers jours, je n'avais pressenti ce que voulait dire "exister". » (p. 178)

Cette prise de conscience chez Roquentin va susciter par la suite la Nausée. Il va découvrir qu'il existe lui aussi. Mais à quoi bon exister s'il n'y a pas de but précis à notre existence. Roquentin comprend qu'on vient au monde sans guide, sans objectif précis, qu'aucune piste ne s'offre à nous. Nous sommes devant l'inconnu. On remarque tout au long du roman qu'il ne sait pas quoi faire : « Est-ce que je connais des raisons de vivre ? [...] Je suis plutôt... étonné devant cette vie qui m'est donnée – donnée pour rien. » (p. 51) Lorsque Roquentin dit ressentir une certaine nausée, c'est qu'il ressent ce que ressent tout être humain lorsque ses pensées sont tournées vers des questions existentielles qui nécessitent une approche philosophique. Celles-ci se révèlent si envahissantes qu'on a envie de se détacher des choses : « La Nausée est une combinaison de perceptions sensorielles des choses et d'une vue métaphysique de l'existence⁴. » Un lien important unit le sentiment de la Nausée et la perception des objets. Normalement, un objet se présente à un sujet sous forme d'un simple objet. Puis, le sujet évalue cet objet en fonction de ce qu'il cause sur le plan des sentiments. Dans *La Nausée*, c'est totalement différent, Roquentin ne fait plus face à un seul objet, mais à plusieurs en même temps, et plusieurs objets s'imposent à lui. Les objets prennent beaucoup plus d'ampleur chez Roquentin qu'ils ne le devraient. Ils vont toucher d'une certaine façon Roquentin, ils vont l'envahir de sensations inhabituelles. C'est pour cela qu'il dit :

« Les objets, cela ne devrait pas toucher, puisque cela ne vit pas. On s'en sert, on les remet en place, on vit au milieu d'eux. Ils sont utiles, rien de plus. Et moi, ils me touchent, c'est insupportable. J'ai peur d'entrer en contact avec eux tout comme s'ils étaient des bêtes vivantes. » (p. 24)

En fait, Roquentin éprouve de la difficulté à bien saisir les objets qui l'entourent, car il a peur que leur existence confirme la sienne. Cette peur aussi désigne la Nausée. C'est cet échec de la saisie du sens des choses à cause d'une peur envahissante face à l'existence qui va le déstabiliser tout au cours du roman. Or, Roquentin va le dire bien souvent, la Nausée, ce n'est pas une maladie ni un dégoût passager, c'est lui. Elle le définit. Roquentin ressent une répugnance à l'égard de la vie, car il se rend compte de l'absolue gratuité des choses qui nous entourent.

La Contingence

Voilà qui introduit un nouveau sujet philosophique cher à Sartre : la contingence. Jean-François Louette explique ainsi l'expérience de la contingence : « Éloignés de la perfection, choses et hommes n'ont rien de nécessaire, ils existent de fait et non de droit, ils sont irrémédiablement de trop, ce qui les fonde est tout sauf un fondement, puisque c'est la gratuité parfaite⁵. » C'est encore cela la Nausée pour Roquentin. C'est recevoir des présents de manière abondante, sans vraiment savoir pourquoi on les a reçus. Ce qui est difficile pour Roquentin, c'est d'accepter le fait qu'une chose existe de manière non nécessaire en sachant qu'elle aurait très bien pu ne pas exister. Cette difficulté à expliquer l'existence est tout à fait normale, puisqu'aucun être ne peut expliquer l'existence : « La contingence, dit

La contingence désigne

Roquentin comme étant de trop.

Il rêve de pouvoir se supprimer, mais même sa mort serait de trop.

⁴ Philosophiekenethng, « Analyse de *La Nausée*, de Jean-Paul Sartre (1938) », *Littérature et philosophie Ng*, réf. du 10 février 2017, « <https://litteratureetphilosophieng.wordpress.com/2015/11/04/analyse-de-la-nausee-de-jean-paul-sartre-1938/> »

⁵ Jean-François Louette « L'expérience de la contingence », *Les Collections du Magazine littéraire, Hors-série*, n° 7, 2005, p. 69.

Roquentin, n'est pas un faux semblant, une apparence qu'on peut dissiper ; c'est l'absolu, par conséquent la gratuité parfaite. » (p. 185) En somme, tout est gratuit, absolument tout : même Roquentin. Et c'est lorsqu'il prend conscience qu'il vit dans un monde absurde, qu'il va se sentir inconfortable. Telle est la situation à laquelle Roquentin fait face : « Quand il arrive qu'on s'en rend compte, ça vous tourne le cœur et tout se met à flotter, comme l'autre soir, au Rendez-vous des cheminots : voilà la Nausée [...] » (p. 185) Effectivement, la Nausée existentielle est un malaise qu'il éprouve en réaction à la « contingence » de son être : « Elle s'éprouve encore, au début de *La Nausée*, comme une indifférence ontologique, une incertitude de frontière qui empêche de faire le partage entre le sujet et le monde, entre une main et un galet, entre le sec et le boueux⁶. »

On aura donc compris que la contingence désigne Roquentin comme étant de trop. Il rêve de pouvoir se supprimer, mais même sa mort serait de trop : « De trop, mon cadavre, mon sang sur ces cailloux, entre ces plantes, au fond de ce jardin souriant. » (p. 181) Avoir l'impression de ne pas combler un vide dans l'univers est l'une des plus grandes peurs de Roquentin. Cette Nausée prend possession de lui à d'autres moments, surtout au café Malby, l'un des endroits où il passe la plupart de son temps à réfléchir : « Sa chemise de coton bleu se détache joyeusement sur un mur chocolat. Ça aussi ça donne la Nausée. Ou plutôt c'est la Nausée. La Nausée n'est pas en moi : je la ressens là-bas sur le mur, sur les bretelles, partout autour de moi. Elle ne fait qu'un avec le café, c'est moi qui suis en elle. » (p. 36)

Le salut par l'écriture

Le combat que doit mener Roquentin va passer par l'invention romanesque. Il comprend qu'il lui faut écrire un livre :

« Mais pas un livre d'histoire, ça parle de ce qui a existé – jamais un existant ne peut justifier l'existence d'un autre existant. [...] Une autre espèce de livre. Je ne sais pas très bien laquelle – mais il faudrait qu'on devine, derrière les mots imprimés, derrière les pages, quelque chose qui n'existerait pas, qui serait au-dessus de l'existence. Une histoire, par exemple, comme il ne peut pas en arriver, une aventure. Il faudrait qu'elle fasse honte aux gens de leur existence. » (p. 247)

C'est à l'aide de sa création littéraire qu'il réussit à s'affirmer comme néant, c'est-à-dire comme un être doué de liberté. La création d'une œuvre romanesque, dans son cas, va l'aider à supporter la vie. Elle est la possibilité d'une compréhension profonde de lui-même et des choses, d'une « clarté qui tomberait sur [son] passé », lui permettant de « [se] rappeler [sa] vie sans répugnance », et au final, il « arriverait à [s]'accepter. » (p. 248)

La fatalité de la liberté

Vers la fin du récit, il finit par revendiquer sa liberté ontologique : « Je suis libre : il ne me reste plus aucune raison de vivre, toutes celles que j'ai essayées ont lâché et je ne peux plus en imaginer d'autres. [...] Mais cette liberté ressemble un peu à la mort. » (p. 219) En effet, l'homme est condamné à être libre, aucune échappatoire ne se présente à lui. Il est jeté dans le monde et sa liberté va reposer sur les actes qu'il va entreprendre, car « faire quelque chose, c'est créer de l'existence » (p. 241). Dans ces conditions, Roquentin n'a pas d'autre choix que d'accepter d'être libre, pour être.

Depuis 1938, *La Nausée* a suscité des commentaires extrêmement abondants⁷. En effet, on assiste à l'évolution de Roquentin par rapport à sa perception de la vie, et cela avec une approche philosophique qui met l'accent sur la contingence. Le roman expose un réseau de métaphores et d'images dont presque chaque mot a une valeur codée en lien avec ce mal de vivre. Ainsi, la réalité humaine, qui est si sombre et mystérieuse, est la source de l'inspiration sartrienne. ■

⁶ *Ibid.*

⁷ Michel Rybalka, « *La Nausée* premier roman », *Les Collections du Magazine littéraire*, n° 7, 2005, p. 23.



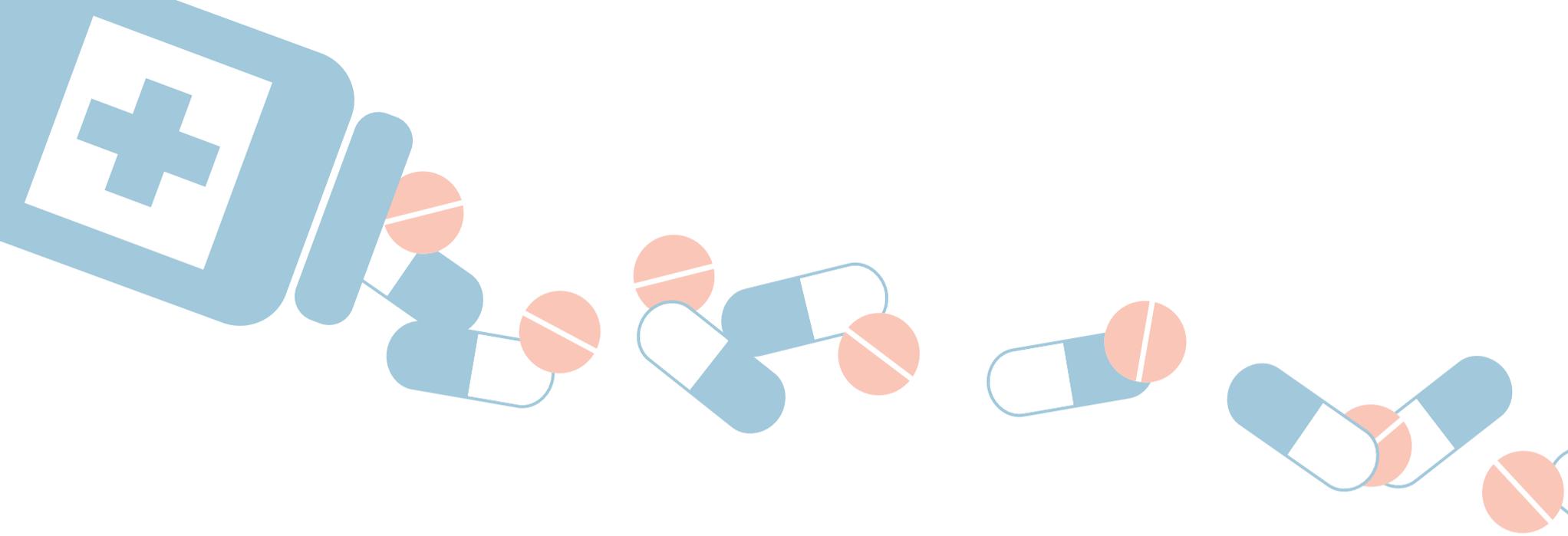
La malédiction

Fiction de Yolani Rivera-Soler

Aussi loin que je me souviens, la nausée ronge mon existence.

Oui, la nausée, littéralement. Ma vie a été un véritable cauchemar, tant elle a été transformée par les maux de cœur. Bon, essayez de vous mettre à ma place. Comment ne pas regretter d'être au monde quand pas une journée ne s'écoule sans que j'aie envie de vomir ? Pouvez-vous imaginer vivre dans un tel état ? Depuis vingt-huit ans, je vis ainsi. Et vivre est un grand mot, que j'hésite à utiliser dans ce contexte, car je n'ai pas vraiment de vie. J'ai constamment envie de vomir et il n'y a pas vraiment de raisons précises à cette nausée. Je peux être en train de dormir et tout d'un coup ma nausée me réveille en me poussant vers la salle de bain. La nausée peut m'assaillir à n'importe quel moment de la journée. Et c'est là tout le problème. Je dois toujours être sur mes gardes et cela n'est pas toujours évident à gérer, croyez-moi, surtout lorsqu'il s'agit d'entretenir une relation amoureuse.

Il y a trois ans, j'ai rencontré un beau jeune homme, il s'appelait Mathias. C'était durant une fête organisée par une tante éloignée. On n'avait pas conversé une demi-heure qu'on s'échangeait nos numéros. Vous voyez, genre coup de foudre. Après plusieurs sorties en tant que couple, j'étais parvenue à dissimuler mon problème. Il n'avait pas encore assisté à l'un de mes épisodes de nausée. Ce qui remplissait mon cœur de joie, car j'étais éperdument amoureuse de lui. Mais tout cela était trop beau pour durer. Imaginez le pire : la nausée s'est saisie de moi au beau milieu d'un moment intime. Fallait voir la tête qu'il a faite. Je ne dis pas qu'il est parti en courant, mais il est clair que j'avais tout gâché. Il m'a fallu déployer mille efforts pour le convaincre qu'il n'était pour rien dans cette nausée. Mais le mal était fait et un malaise s'établissait à chaque fois que nous nous apprêtions à passer à l'acte. Moi-même j'étais tourmentée par la peur de lui vomir dessus. Nous n'étions plus capables d'être nus l'un devant l'autre sans qu'il fasse un commentaire déplaisant sur ma nausée. Pour ma part, ne plus avoir de relations intimes m'arrangeait. C'était plus sa façon de le prendre qui me perturbait. La réaction qu'il a eue cette nuit-là est compréhensible, mais de là à me demander à n'importe quel moment de la journée si je vais vomir ! Bien sûr, j'appréciais qu'il veuille savoir comment je me sentais, cependant je ne pouvais pas lui donner un pronostic de ma condition à chaque heure. Je vomissais au gré de mon corps. Aucun signe avant-coureur n'annonçait mes nausées, aucun médicament ne les apaisait. Mathias me bombardait de questions comme si c'était moi qui avais le contrôle de la situation, alors que je n'étais qu'une victime ballotée d'une nausée à l'autre. Après un an, il a utilisé comme excuse qu'il devait partir à l'étranger, mais entre vous et moi, nous savons très bien qu'il me laissait parce qu'il était exaspéré par mon état. Merde, à la fin, il savait



que j'étais malade, que je vivais en quelque sorte sous la malédiction de cette maladie ! Il aurait pu être plus patient ! S'il m'avait vraiment aimée, il aurait été plus persévérant. Bon, à bien y réfléchir, comment puis-je l'en blâmer ? On s'entend qu'un an à se faire vomir dessus, c'est beaucoup. Il faut se rendre à l'évidence : il est mieux sans moi et je suis mieux sans lui. Il n'a plus à craindre mes nausées et moi je n'ai plus à endurer ses interrogatoires.

Après qu'on s'est quittés, d'autres mésaventures m'attendaient. À cette époque, je travaillais comme guide dans l'un des musées les plus populaires de la ville, le musée du Padro. J'avais étudié de nombreuses années en histoire de l'art, pour pouvoir un jour faire partie d'une équipe passionnée de sculptures, de tableaux et d'objets d'art. Je savais qu'avec ma condition, cela allait être tout un défi. Lorsque je sentais venir une nausée, je m'excusais auprès des visiteurs pour m'éloigner. J'avais peur qu'ils me retrouvent en train de vomir, comme c'est arrivé avec un petit groupe qui avait assisté à cette scène humiliante. Imaginez, c'était ma première journée de travail. Et dire que je maîtrisais ma présentation sur le bout de mes doigts, que j'avais passé des heures à la préparer. Et voilà que la seule chose que je n'aie pas préparée est sortie : tout mon dîner, qui s'est étalé sur le plancher marbré. Ah oui, vous pouvez me croire, c'était répugnant à voir ! Et si l'on veut jouer avec les mots, c'était à en vomir. J'ai été chanceuse que ma patronne me laisse dans son équipe. Elle m'a dit qu'elle comprenait que j'aie eu la nausée : elle croyait que c'était le stress de la première journée. Je lui ai souri et je lui ai promis que cela n'allait plus arriver. La pauvre m'a fait confiance, mais elle ignorait complètement que cela allait se reproduire une autre fois.

Il a bien fallu que je fasse des recherches sur mon cas. J'ai autant essayé les remèdes de grand-mère que les mille solutions que proposait Internet. Dès que je pouvais, je passais au cabinet de mon docteur avec l'espoir qu'il trouve ce qui n'allait pas. Il était couramment au téléphone, en communication avec d'autres médecins, à la recherche d'une réponse à ma nausée. Mais, toujours rien. J'avais l'impression qu'on m'avait jeté un mauvais sort. Qu'avais-je donc fait pour mériter un tel châtement ?

Moi qui essaie depuis toujours de cacher mon problème aux autres, j'ai fini par publier un message sur ma page Facebook, une sorte d'appel à tous, dans l'espoir qu'une personne possède la solution miracle à mon malheur. J'ai reçu un nombre incalculable de messages m'encourageant à ne pas lâcher et à prendre mon courage à deux mains pour aller de l'avant. Je voulais bien me sentir épanouie par leurs bonnes intentions,

mais ce n'était pas en lisant leurs mots que j'allais améliorer ma condition. J'étais si désespérée que j'ai accepté l'aide de différents chercheurs plutôt excentriques, enfermés dans leur laboratoire de fortune, pour qu'ils expérimentent des combinaisons chimiques plus étranges les unes que les autres. Un certain docteur Moreau a pris des rats comme cobayes afin de voir leur réaction aux médicaments. Après avoir observé des effets positifs chez les rongeurs, il m'a prescrit un médicament de son invention : un épais sirop verdâtre que je devais ingurgiter huit fois par jour. Le problème c'est qu'après une semaine de traitement intensif, mes nausées se sont aggravées. Je me roulais par terre tellement que j'avais mal partout. J'ai arrêté de prendre ce stupide médicament.

Cette perte de temps m'amenait à publier ma frustration sur les réseaux sociaux. Cela n'a pas pris beaucoup de temps pour que des représentants de diverses émissions de télévision m'invitent à des entrevues. Les questions étaient toutes les mêmes : comment faites-vous pour rester positive avec cette étrange maladie incurable ? Quelles sont les prochaines procédures pour votre cas ? Pensez-vous être guérie d'ici un an ? Toutes des questions auxquelles j'ignorais moi-même les réponses.

Au bout du compte, j'ai coupé les ponts avec les médias. Je voulais me dédier à mon travail qui me passionnait tant. Vous vous rappelez de ma première journée au musée et de cette promesse que j'ai faite ? Eh bien, en fin de compte, je suis réellement maudite... Parce qu'il y a eu pire que cette journée-là. J'ignore ce que j'ai bien pu faire à l'univers pour mériter une telle humiliation. C'était un vendredi en fin d'après-midi, j'avais un groupe d'enfants dont l'âge variait entre sept et dix ans. Je les guidais vers une salle remplie de peintures abstraites. Ils étaient si curieux de comprendre ce que chacune des œuvres représentait ! Mais l'abstraction en peinture est difficile à expliquer à un public si jeune. Ma présentation se déroulait assez bien, jusqu'à ce que je me sois mis à vomir sur l'un des tableaux exposés dans la salle. Mon groupe d'enfants a commencé à crier des « yaks ! » ou des « dégueulasse ! », parce que je vomissais. Je ne peux le nier, j'avais honte. La nausée m'a humiliée. Elle m'a fait perdre mon travail. N'est-ce pas triste ?

La semaine passée, j'ai trouvé dans ma boîte aux lettres un colis de la part de Mathias. Oui, vous avez bien lu : de mon ex ! Sur l'emballage se trouvait une note disant : « Ce n'est pas parce que je t'ai laissée que je ne tiens plus à toi. J'espère sincèrement que ce présent pourra t'aider. Je t'embrasse. » J'étais contente, mais en même temps perturbée qu'il réapparaisse dans ma vie. Et vous ne devinerez jamais ce que le colis contenait ! Un livre. Mais pas n'importe lequel, c'était le premier roman de Sartre, intitulé *La Nausée*. Comme je n'avais rien d'autre à faire, à part m'apitoyer sur mon sort, j'ai décidé d'en commencer la lecture. En ce moment précis, je suis à la page 158. Et je commence sérieusement à me poser des questions sur mon existence. Bien sûr, il y a une différence entre ma nausée et celle du personnage principal Roquentin. Moi, c'est physique et lui c'est... philosophique. Enfin, je pense... Je ne sais plus. Je n'ai jamais vraiment aimé la vie et c'est en partie parce que j'avais la nausée.

Et si mon mal de vivre était aussi existentiel ? ■



an g o i s s e n c o u r m a d i t i o n e n